

JEAN-LUC PASSEGUÉ TOUTIN

UNE ENFANCE
ORDINAIRE

I. L'enfant de Fontbrune

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

CHOLLET MARIE JOSÉ	PASSEGUÉ SÉROT SYLVIANE
COTELLE GUILBAULT EDITH	PASSEGUÉ-BOURRAT CHRISTELLE
FOUCHER FANNY	PHILIPPON JACQUES
LADUNE SYLVIANE	ROLLIN CÉLINE
LEFEVRE ANDRÉE	SIZARET CHRISTOPHE
LEGER TRISTAN	TO PASSEGUÉ CÉLINE
MONNOT DEVAUD FRANÇOISE	TO PASSEGUÉ LUCAS
MOREAU ANGÉLINE	TO PASSEGUÉ SACHA
PASSEGUÉ THIERRY	TRIAU MARIE JOSÉ
PASSEGUÉ BÉRANGÈRE	TRICART JEANINE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530686

Dépôt légal : juin 2026

*Notre mémoire et notre cœur
ne sont pas assez grands pour être fidèles.*

À la recherche du temps perdu, Marcel Proust.

À Pierre et Bérange, mes grands-parents maternels.

1^{re} partie

L'enfant de Fontbrune

Sommaire

Après l'été, je suis venu	11
Un toit pour trois	21
A comme animaux	31
Adieu veaux, vaches, cochons !	39
La maison basse	43
La petite radio	51
Fontbrune et ses environs	63
La petite école libre	91
Des communs à la maison forestière	107
Le vélo arrive, l'automobile suit	129
Les halles	145
Les nuits de mon grand-père	163
La communale	185
Sur le chemin de Noël	213
La deudeuche	225
Les ambulants	239
La chasse	291
Un grand-père potache	323

Après l'été, je suis venu

Le long ruban bleu laisse apparaître à l'horizon un film miroitant comme les brumes d'un mirage en plein désert. Dans ce soleil qui s'obstine à retenir l'été il fait encore chaud et pourtant septembre agonise dans le linceul de ses dernières journées. Sur cette route chauffée à blanc par cet astre qui s'acharne encore un peu à absorber l'été, une jeune fille pédale follement sur sa bicyclette. Elle appuie avec force aux côtés de Bérangère, sa maman, qui doit la rappeler régulièrement afin que celle-ci puisse suivre le rythme endiablé de sa fille, tandis que la petite Josiane de quatre ans se dandine sur le porte-bagages de sa maman. Louise mouline sur les manivelles à perdre haleine, elle n'a cure des rappels de sa mère, elle n'a qu'un seul but en tête, arriver le plus vite possible à l'hôpital d'Orléans. Vite il lui faut couvrir ces 10 km interminables pour arriver à ce rendez-vous qu'elle ne louperait pour rien au monde. Peu importe la sueur qui coule sur son front. Mieux elle déploie toute son énergie et puise dans ses réserves, la vitesse de sa machine fend la légère brise de ces premiers jours d'automne. Le souffle tiède de septembre accroche au passage les fils de la vierge qui courent dans le vent fou en tissant lentement le manteau de l'hiver prochain.

La route est rectiligne, à l'horizon se dessinent déjà les tours de la cathédrale Sainte-Croix. Encore quelques petits efforts et le but sera atteint, la côte du bois des voleurs se profile dans le lointain, voilà c'est monté. Bientôt ce seront les faubourgs de la ville qui feront place à cette campagne de fin d'été. Les recommandations de Bérangère n'y font rien, elle reste indifférente, Louise n'écoute pas, elle redouble de puissance pour faire avancer cette satanée machine qui ne roule

pas assez vite à son goût. Elle a tellement hâte d'être arrivée. Trop tard ! Dans son empressement elle vient de chuter lourdement avec sa bécane sur la langue rugueuse du bitume brûlant. Béragère est rapidement à ses côtés, les genoux de Louise sont couronnés, elle ne pleure même pas. Elle essuie avec son mouchoir le sang qui perle sur ses jambes. Elle tamponne comme elle peut avec ce chiffon immaculé le rouge qui se faufile sur ses membres inférieurs. Peu importe la blessure, ce qui compte, c'est d'arriver à l'hôpital pour découvrir son premier neveu qui vient de voir le jour. Bien vite elle entoure son genou blessé avec son mouchoir, fait un nœud et elle se remet à nouveau en selle sur sa machine infernale pour reprendre sa course folle vers la vie.

La mère du nouveau-né, Micheline, qui a eu 16 ans au mois de mai, vient de mettre au monde un garçon, il s'appelle Jean-Luc et est, comme on le dit à cette époque, un enfant né de fille-mère.

Enfant de fille-mère ! Les hommes en habit vert de la coupole n'avaient pas encore planché sur l'expression « mère célibataire ». Malgré son jeune âge, ma mère comprit très rapidement ce que ces deux mots associés l'un à l'autre signifiaient à son encontre. Elle serait désormais pointée du doigt malveillant par les bonnes dames patronnesses de la paroisse et mise au banc des accusées par ce bon vieux jury populaire puritain par opportunisme. J'en veux pour preuve cette phrase ironique, émanant de la mère supérieure en cornette de l'hôpital destinée à contrarier la jeune maman, « Ma pauvre fille, vous êtes bien trop jeune pour élever un enfant, vous n'êtes qu'une gamine ! ». Il faut dire qu'à cette époque, il n'y avait pas beaucoup de faire-part de naissance et encore moins de félicitations pour un enfant du péché. En résumé pas de bristol pour annoncer ma venue au monde et en prime, des grands-parents paternels qui font la gueule. Voilà un bon départ dans la vie, dans ma vie que je commençai ce jeudi 27 septembre de l'année 1951 !

Micheline n'écoute plus les propos incohérents et vexatoires de la mère supérieure ni ceux de l'infirmière en chef

avec ce nom ridicule en forme d'éponge à gratter, la vieille Pongex ! Ce n'est pas pour rien que ma jeune maman au cours de ces derniers mois a volontairement ignoré les faiseuses d'anges et qu'elle a choisi vaille que vaille, coûte que coûte, et ce, malgré les ragots du village de garder cette petite vie qui bat dans son corps d'adolescente. Même si parfois le doute l'assailait et qu'elle pensait à de bien funestes idées, elle regardait l'arrondi de son ventre et alors la vie reprenait ses droits qu'elle n'osait enfreindre. Elle la sentait battre cette vie au creux de sa chair, et elle l'aimait déjà bien avant de la voir naître. Alors au diable les sarcasmes et les flèches empoisonnées décochées par des matrones stériles ou ménopausées et toutes les Augustines de la Miséricorde de Jésus qui prênaient les soins dans cet hôpital. Non, aujourd'hui ce jour est gai et toutes ces mères la morale et ces cornettes façon bigoudène ne viendront pas gâcher ce jour merveilleux. Elle serre aux creux de ses bras ce nouveau-né avec à son petit poignet sa plaque d'immatriculation qu'il portera toute sa vie. Jean-Luc, ce prénom que je dois du choix de la maman de ma jeune mère.

Enfin les voilà arrivées, Bérangère et Louise déposent leurs vélos chez Suzy, rue de Vauquois, là où habite cette ancienne compagne de Résistance de Bérangère. Cette Résistance d'un temps pas si lointain d'une lutte qui les unissait dans le même combat, bouter l'occupant nazi Germanique hors de leur France. La France libre ! La France de leur jeunesse trop rapidement enfouie sous les décombres de la guerre et de la trahison pétainiste.

Cette rue est proche de l'hôpital alors le chemin qui reste à parcourir se fait à grandes enjambées malgré le genou blessé de Louise.

Le sinistre bâtiment gris de la maternité se trouve maintenant à leur portée. De longs couloirs austères à l'allure monacale sont rapidement franchis. La porte du service des accouchées se dresse devant elles. Hélas une grosse déception étreint la gorge de Louise qui retient ses larmes, et pour cause, elle n'a pas le droit de rentrer dans la chambre.

L'hôpital est interdit aux adolescents. Rien n'y fait, ni les protestations de sa maman, ni la colère de Louise, rien ne peut infléchir ces bonnes âmes pensantes qui œuvrent au sein de l'hôpital public. Elles n'obéissent qu'à une seule règle, faire appliquer le règlement laïque avec la bénédiction de la justice de Dieu ! Tel est leur sacerdoce ! Louise fera donc contre mauvaise fortune bon cœur et devra attendre impatiemment devant la porte qui la sépare de sa sœur aînée et de ce neveu déjà si cher dans son cœur. Elle ne pourra pas apercevoir, ne serait-ce qu'une petite minute, sa petite frimousse fripée de quelques heures.

Bérangère entre seule finalement dans ce lieu de naissance. Malgré cette contrariété imprévue, ulcérée contre les tristes religieuses, elle se presse rapidement auprès de sa fille, la jeune Mimi. Bien vite elle ouvre ses bras généreux et m'accueille au sein de son épaule. Ces deux bras, ce sont ceux de ma grand-mère maternelle. À compter de ce jour, ils m'accueilleront toute sa vie durant et bien même au-delà à travers ma petite mort bien des années plus tard. Je les revois encore, ces bras avec leurs veines devenues si bleues, les bras de cette adorable grand-mère Bérangère à qui je dois tant et que je n'oublierai jamais en la considérant comme ma seconde maman.

C'est au cœur de ce foyer que je fus accueilli avec amour, après que ma jeune mère eut refusé l'enfant qu'on lui présentait au sortir de l'hôpital, comme par magie, j'étais devenue fille tout habillée de rose bonbon, Mimi protesta, ce n'était plus son bébé, il y avait erreur sur la livraison finale, enfin elle me récupéra, en l'espace de quelques minutes je venais d'échapper à mon destin féminin !